

GILLES COLLIARD

EN COMPAGNIE
DES MORTS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522940

Dépôt légal : octobre 2025

Je suis né médium.

Lorsque l'on comprend cet état, on n'en parle pas, même aux personnes les plus proches.

Ce fut mon cas.

I – Innocence

Deuxième enfant d'une famille très modeste, je suis né fin février 1967 à Genève.

Mes parents, tous deux fils et fille de paysans, avaient rejoint la ville dans l'espoir d'y trouver du travail et de subvenir à nos besoins.

Ma sœur Anne, de 18 mois mon aînée, était une personne extrêmement contrastée. Depuis toute petite, cohabitaient en elle à la fois une grande émotivité, une certaine timidité et une enfant courageuse, souvent révoltée.

Me concernant, j'étais, aux dires de mes parents, un enfant troublant.

Né grand prématuré, je ne suis sorti de la maternité qu'après deux mois de couveuse. Sur les premières photos, mon visage est presque celui d'un adulte.

D'humeur toujours égale, il semblerait que je ne pleurais jamais.

Je me souviens encore parfaitement des mots de ma mère :

« Quand on entrouvrait la porte de ta chambre, tu avais toujours les yeux ouverts et tu souriais aux anges ! »

Aussi, mon père me dit un jour que je babillais en permanence et qu'il s'amusait à me demander : « Il est quoi, papa ? » et moi de répondre « Amour », « Elle est quoi maman ? » « Amour... »

Dès l'âge de 3 ans, je demande constamment à mes parents d'apprendre à jouer du violon. Je pose sur les photos avec deux bouts de bois dans les mains en mimant le violoniste.

Ils s'en étonnent.

Comment leur petit Gilles pouvait insister à ce point pour pratiquer cet instrument ?

Où en avait-il déjà vu et entendu ?

Quand mes parents me demandaient ce que je voulais faire comme métier, je répondais inlassablement « violoniste-moine-cuisinier » !

J'étais un enfant différent.

Mon hypersensibilité me rendait vulnérable.

Chaque observation me plongeait dans de longues réflexions.

Mon monde intérieur était à l'image d'une forêt dense, riche de vies majestueuses ou minuscules.

Je n'aimais pas le sport, trouvais la compagnie des garçons insupportable car d'une violence que je ne pouvais ni tolérer, ni comprendre.

J'étais solitaire, observant la nature, m'émerveillant de toutes choses.

Sur le chemin de l'école, je m'arrêtais à la vue d'une limace pour émietter devant elle le biscuit de mes dix heures tant la situation de cet animal dans l'impossibilité de rentrer dans sa coquille, contrairement à son cousin l'escargot, me semblait injuste.

À l'école, j'étais la risée de mes camarades.

Fuyant la brutalité des garçons, je cherchais durant les récréations un endroit isolé afin de ne pas être frappé par mes camarades.

Mes efforts étaient souvent vains. Vite repéré par les « copains d'école », je me retrouvais tapé, bousculé, humilié.

Oui, le petit Gilles venant à l'école avec son violon car enchaînant les cours avec ses leçons musicales, le petit Gilles, toujours caché ou en compagnie des filles, était une cible idéale.

Lorsque je revenais à la maison, parfois en larmes, j'entendais mon père me dire avec toute la « bienveillante » éducation catholique :

« Si l'on te frappe sur la joue droite, présente la gauche. »

Des années plus tard, alors papa à mon tour, j'enseignai à mes enfants :

« Si on ne te respecte pas, bats-toi avec les mots, ne te laisse pas faire, le verbe est plus fort que les coups. »

Je n'étais pas préparé à cette vie. Je n'étais pas compris.

Mon hyper sensibilité n'était en rien une arme.

J'affrontais seul les moqueries, les coups, les rires moqueurs.

Cependant, je ne sais pourquoi, je me sentais plus fort que tous ces imbéciles. Cela peut sembler orgueilleux, mais je ne pense pas que ce sentiment m'habitait. Je ne pouvais cependant penser que, plus tard, je serai fort.

Fort de mes failles, de mes faiblesses, de mon étrangeté, de mes perceptions.

Bref, il m'était très difficile d'affronter ce quotidien si aberrant, si blessant.

Oui, j'étais constamment blessé et souffrais de toutes les situations et images violentes que le quotidien m'offrait à tout instant.

II – Premiers souvenirs de l'ailleurs

Si aujourd'hui, la cinquantaine passée, je crois avoir encore une excellente mémoire, il reste cependant toujours ardu de rechercher des souvenirs précis de ma petite enfance.

Pourtant, l'un des plus anciens visiblement gravés indéfectiblement dans mon esprit date de mes 4 ans.

Je suis couché dans mon petit lit et j'observe le va-et-vient de gens étranges qui parfois s'approchent de mon berceau. Ils stoppent leur marche hasardeuse pour, de temps à autre, se pencher près de mon visage.

Ils ne ressemblent en rien aux personnes habituelles.

Leur visage est émacié, ils ont de grands yeux de mouches, comme vêtus de combinaisons grises. Ils semblent indifférents à ma stupeur. Je les ressens comme des êtres froids, dénués de compassion (je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet précis développé dans mon livre *Abduction* à paraître).

C'est à partir de ce moment que la quasi-totalité de mes nuits seront perturbées.

Dès l'âge de cinq ans, je réalise aussi que, dès la lumière éteinte, des personnages traversent ma chambre presque naturellement.

Ils se croisent, se saluent parfois, sont habillés de vêtements anciens, semblent venir d'un autre temps.

Souvent, ils se rapprochent de moi, tentant de prononcer quelques mots, mais seul le mouvement de leurs lèvres est perceptible.

J'ai le sentiment qu'ils souhaitent me parler, mais je reste paralysé par la peur, yeux écarquillés. Je hurle lorsque cela